L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 JUIN 1890. 63ème Année

Dufour & Dennet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 16 JUIN 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les prix ci-suit.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault, au magasin de livres No 122 rue Royale, le contenu du sus-dit magasin.

Par le Shérif.—A l'entrepôt, rue Lafayette, coin Magazine—Meubles de chambre à coucher, de salon, salle à manger, chaises, rugs, moustiquaires, articles de ménage, etc.

Stanley et Lord Salisbury.

RÉFLEXIONS DE LA "LIBERTÉ".

Il ne faut pas que le soin de nos questions intérieures nous fasse négliger ce qui se passe autour de nous à l'étranger. Il y a, au contraire, à l'heure actuelle, des incidents fort intéressants et, bien que nous n'y soyons pas directement mêlés, nous aurions grand tort de ne pas y donner l'attention qu'ils méritent.

Dans cet ordre de faits, nous devons particulièrement citer la querelle qui s'est élevée entre lord Salisbury et Stanley, et qui se déroule désormais sans ménagements sous les yeux du public.

Le célèbre explorateur a résolument engagé la guerre contre le premier ministre. Il vient de publier dans le *Times* une lettre qui est un violent réquisitoire où lord Salisbury est accusé de sacrifier à l'Allemagne, dans l'est de l'Afrique, tous les intérêts anglais. C'est une réponse passionnée aux paroles dédaigneuses par lesquelles lord Salisbury a remis, naguère, Stanley à sa place, en disant qu'il n'a aucun mandat ni aucune autorité dans les affaires diplomatiques qu'il a la prétention de traiter.

Stanley en a été vivement blessé, et il y a de quoi. Il se croyait l'homme indispensable, le représentant de l'Angleterre en Afrique; il se voyait d'avance au moins gouverneur de l'empire africain qu'avait rêvé la Grande-Bretagne, en tout cas, chef de la grande Compagnie qu'il s'agissait d'organiser, et qui serait, dans les pays noirs, une nouvelle et puissante Compagnie des Indes, et voilà qu'un mot hautain du chef du cabinet de Saint-James détruit ces illusions et ces espérances. On conçoit la colère et le ressentiment de Stanley.

On pourrait peut-être se défier de ce que sa rancune lui inspire; mais, au fond, ses accusations reposent sur des faits certains et se justifient par des preuves sérieuses.

Oui, il est manifeste que l'Angleterre a fait à l'Allemagne des concessions extrêmement importantes et lui a cédé des territoires qu'on pouvait croire désormais soumis à la puissance britannique. Stanley signale cette conduite comme une véritable trahison. Il n'est digne de voir que c'est avec l'or, la matrice et la diplomatie de l'Angleterre que l'Allemagne constitue en Afrique un empire qui sera, tôt ou tard, un rival redoutable et un formidable péril pour les vastes projets qu'avaient conçus les Anglais en ces contrées.

Ces révélations de Stanley ont profondément ému l'opinion au delà de la Manche; on prétend même que la situation de lord Salisbury en pourrait être compromise. Il est probable qu'il se produira, à ce sujet, une interpellation prochaine où se creusera davantage la question de savoir quels rapports existent entre l'Allemagne et l'Angleterre pour que celle-ci se montre si généreuse et si facile envers celle-là.

C'est par là seulement que ce débat nous intéresse et nous paraît instructif. On a parlé bien souvent, depuis quelque temps, du rapprochement qui se serait établi entre les gouvernements de Londres et de Berlin. L'Afrique équatoriale ferait-elle, en effet, les frais d'un accord mystérieux? l'aurait-on prendre sans réserve tout ce qu'il plairait à l'Allemagne d'y conquérir? Mais quels seraient, en revanche, les services que l'Allemagne rendrait, en Europe, probablement en Orient, à l'Angleterre?

Il n'est pas manvais, en tout cas, que les Anglais sachent pertinemment tout ce que l'on a fait pour satisfaire l'Allemagne; ce vue des combinaisons obscures dont les avantages pratiques sont plus que douteux. Un sacrifie, d'un côté, les droits de leur pays dans ce continent africain dont ils espéraient faire leur domaine depuis le Cap jusqu'à l'Egypte, et, de l'autre, on s'engagement, peu à peu, dans l'engrenage de la politique allemande, où risque de se trouver quelque jour mêlé plus que de raison aux complications qui peuvent éclater en Europe.

L'état de l'opinion à cet égard, sur les bords de la Tamise, paraît avoir inspiré d'ailleurs quelque inquiétude à lord Salisbury, car on dit aujourd'hui que les négociations qui se suivaient à Berlin pour la délimitation des sphères d'action des Allemagne et de l'Angleterre en Afrique subissent un temps d'arrêt. Le cabinet de Saint-James, à la suite de la publication de la lettre de Stanley et de l'effet produit, ne voudrait plus brusquer le règlement du partage projeté.

On voit par là que la querelle de Stanley et de lord Salisbury touche de très près aux éventualités de la politique européenne, et c'est à ce titre que nous la signalons à l'attention de nos lecteurs.

Elle a eu, du reste, paraît-il, un résultat fodireux qui n'est pas sans importance. Toutes ces négociations entre Londres et Berlin ont éveillé les ombrages de la Belgique pour la sûreté du Congo, dont le roi Léopold porte officiellement dont le roi Léopold porte officiellement la couronne. Divers journaux prétendent que, sous l'empire de ces préoccupations, il serait disposé à s'entendre avec la France pour l'avenir du Centre Africain où nous sommes évidemment les vrais pionniers de la civilisation. Si telle devait être la conséquence des révélations de Stanley, ce n'est pas nous qui nous en plaindrions.

Conversation au cercle :

—Tu sais? notre ami Raoul se marie.

—Ah! un mariage de raison en d'inclination!

—Je vais te dire. Sa femme est très laide, mais très riche. C'est un mariage de raison du côté de la figure et d'inclination du côté de la dot.

Dans une parfumerie interlope, un monsieur se présente. Il est chauve. Il désire se vaporiser. On lui donne un pot qu'il emporte.

Mais, quelques instants après, le monsieur revient.

—Pardon, madame, vous m'avez donné un pot par lequel il y a : "Pommade pour délivrer des duvets importuns."

Le marchande, alors, sans se troubler :

—Parfaitement, monsieur; c'est la même qui fait aussi pousser les cheveux.

Le monsieur, abasourdi, n'ose pas insister davantage et se retire.

A la correctionnelle :

Le président au prévenu.—Vous avez un casier judiciaire des plus chargés, et qu'avez-vous à arrêté au moment où vous vouliez le porte-monnaie dans la poche du plaignant.

Le prévenu.—Faut pas m'en vouloir, m'sieu le président, mais il m'est impossible de vivre sans rien faire.....

M. Prudhomme est très en colère contre les journalistes.

—Les journalistes, ménten, de véritables malfaiteurs.....

—Oh! oh!

—Oui, ménten, et d'abord, le malfaiteur peut-être, c'est que l'on dit toujours la bonne du journal!

Conversation au cercle :

—Tu sais? notre ami Raoul se marie.

—Ah! un mariage de raison en d'inclination!

—Je vais te dire. Sa femme est très laide, mais très riche. C'est un mariage de raison du côté de la figure et d'inclination du côté de la dot.

—Je vais te dire. Sa femme est très laide, mais très riche. C'est un mariage de raison du côté de la figure et d'inclination du côté de la dot.

Dans une parfumerie interlope, un monsieur se présente. Il est chauve. Il désire se vaporiser. On lui donne un pot qu'il emporte.

Mais, quelques instants après, le monsieur revient.

—Pardon, madame, vous m'avez donné un pot par lequel il y a : "Pommade pour délivrer des duvets importuns."

Le marchande, alors, sans se troubler :

—Parfaitement, monsieur; c'est la même qui fait aussi pousser les cheveux.

Le monsieur, abasourdi, n'ose pas insister davantage et se retire.

A la correctionnelle :

Le président au prévenu.—Vous avez un casier judiciaire des plus chargés, et qu'avez-vous à arrêté au moment où vous vouliez le porte-monnaie dans la poche du plaignant.

Le prévenu.—Faut pas m'en vouloir, m'sieu le président, mais il m'est impossible de vivre sans rien faire.....

M. Prudhomme est très en colère contre les journalistes.

—Les journalistes, ménten, de véritables malfaiteurs.....

—Oh! oh!

—Oui, ménten, et d'abord, le malfaiteur peut-être, c'est que l'on dit toujours la bonne du journal!

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

—Voici les faits, monsieur le comte. Pierre Sandrac avait un complice.

—Un complice! s'écria M. de Montreux avec un mouvement de joie à peine dissimulé; il était donc bien réellement coupable!

—En auriez vous douté? fit le policier un peu narquois; devant des preuves aussi palpables, aussi évidentes!....

—Non....Mais enfin il m'était cruel de penser qu'un homme.... que j'avais aimé, estimé....D'ailleurs, il ne peut s'agir en tout cela que d'une vengeance..

—Détrompez-vous, monsieur le comte! Le crime, dont vous avez failli être victime, devait être le crime banal, misérable, bête et lâche, contre lequel nous luttons chaque jour : une vulgaire affaire, de vol avec assassinat en cas de besoin, et cas de légitime défense, comme disent les assassins, et vous allez voir que l'expédition était habilement combinée. N'avez-vous pas ressenti, hier au soir, une sorte de somnolence, un besoin insurmontable de dormir?

—C'est vrai, répondit le comte très surpris; c'est vrai; je fermais les yeux malgré moi, ma fille semblait lourde, accablée...Et même.....

M. de Montreux eut le geste d'un homme qui vient de s'expliquer une chose mystérieuse.....

—Cette nuit, j'ai été très étonné par un fait fort simple en lui-même mais qui, après ce que vous venez de me demander, est très significatif: cette nuit, j'ai naturellement veillé ma fille; mais j'ai dû, pour cela, faire de grands efforts, le sommeil menaçait à chaque instant de s'emparer de moi. En outre, ma servante, qui est une femme robuste, d'un dévouement sans pareil, excellente garde-malade, n'a pu lutter, elle, contre le sommeil..... Et elle dormait lourdement....

—C'est bien cela, fit Souvain: les maîtres, les domestiques! Tout le monde endormi dans la maison, toujours le même système! Nous nous trouvons, monsieur le comte, en présence d'une bande fortement organisée et pour ainsi dire insaisissable, que nous avons surnommée les *endormeurs*, une bande dont on pince quelquefois les agents subalternes, les exécuteurs des basses oeuvres, du vol, de l'assassinat, mais dont les chefs demeurent impunis. Votre ancien ouvrier aura été recruté par eux; et ils se seront servis de lui. Connaissait-il la disposition de votre villa?

—Il n'y était jamais venu, mais il venait sans cesse dans ma maison de Saint-Etienne, où il pouvait voir une photographie de cette villa.—Peut-être aussi, ajouta le comte d'un ton amer, en aura-t-il entendu parler par Mlle de Montreux?....

—Tout cela est donc très net, très clair: *on vous avait versé un narcotique.* Quand? Comment? Qui l'a fait?.... Mystère! Un mystère que nous aurons sans doute éclairci dans votre.... malheureux coup de pistolet. Toute la bande s'est envolée.

—Ne parlez-vous pas d'un complice?

—J'y arrive: un complice, un seul sur les cinq à six qui devaient être là, n'avait pas fui. Un adroit et audacieux bandit, je vous jure! Au moment où l'on faisait monter Pierre Sandrac en voiture, ce complice s'empara tout à coup; le coupait de descendre pour ouvrir une portière qui était dérangée, son siège était libre; notre homme saute dessus et fouette les chevaux. Pierre Sandrac était déjà dans la voiture; l'agent qui le tenait a été renversé..... Et les deux coquins ont pu fuir sous nos yeux.... Je ne vous raconterai pas en détail la chasse à laquelle nous nous sommes livrés avec une ardeur que vous devez comprendre; je vous dirai seulement que nous leur avions coupé toute retraite; ils étaient pris entre nous et la Seine, leur cheval s'était abattu..... Ils n'ont pas hésité; ils se sont jetés à l'eau, et ma foi.... nous avons dû tirer sur eux!

—Après? interrogea fébrilement le comte.

—Après!....Après, je ne sais plus rien, si ce n'est qu'en parcourant avec un canot l'emplacement où ces deux hommes s'étaient précipités, nous avons vu un filet de sang que le courant entraînait. Pas vu de moindre doute à cet égard; j'ai plongé ma main dans la Seine et l'en ai retirée toute rougie. Votre Pierre Sandrac a donc été évidemment blessé....Et un homme blessé, dans la Seine, conclut tranquillement le policier, ça nant un homme mort!—Voulez-vous, maintenant, me donner des renseignements plus sûrs sur son compte pendant la nuit dernière?

—Volontiers. C'était un enfant élevé par l'Assistance publique; il était remarquablement doué au point de vue des mathématiques, mais il avait les idées les plus fausses au point de vue social.... C'est, d'ailleurs, à la suite de menées socialistes que j'avais dû le renvoyer.—Comme à croire, ajouta le comte, d'un ton hautain, qu'on ne s'occupera pas de mes secrets intimes!

—Rassurez-vous, monsieur, mes chefs seuls connaîtront la vérité; vous n'avez aucune indiscrétion fâcheuse à redouter.

Sur ces mots, le policier prit congé de M. de Montreux.

Le comte, une fois seul, se promena longuement dans le jardin, très ému par le dénouement tragique et si imprévu du drame qui avait troublé sa vie. Lorsqu'il se décida à rentrer dans la villa, il était assez calmé et disposé, si sa fille l'interrogeait, à lui apprendre la vérité avec les plus grands ménagements.

Il ne trouva plus Hélène dans le salon. Toinon avait jugé que sa maîtresse serait bien mieux dans sa chambre; et, aidée par son mari, elle y avait transporté la malade sans que celle-ci eût à souffrir de ce déménagement. Et Hélène était heureuse de se retrouver chez elle, "dans son petit nid", une mignonne chambre, tendue d'une étoffe vieille rose aux tons pensés.

De toutes les choses matérielles qu'elle possédait, elle n'aimait rien comme cette petite pièce où s'était écoulée la plus grande partie de son enfance, où sa mère venait jadis surveiller ses devoirs, cette petite pièce où n'avaient jamais retenti que de douces paroles affectueuses jusqu'au jour où son père lui avait si rudement broyé le cœur.

..Ouvre la porte de l'autre chambre, Toinon, avait-elle demandé aussitôt.

La vieille servante avait sourit. C'est qu'elle aussi aimait l'autre chambre, la chambre où avait vécu la maîtresse tant aimée; elle aussi aimait le grand portrait qui la représentait dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Cette chambre inhabitée était aussi religieusement entretenue que celle de la jeune fille; en toute saison, elle était fleurie, embaumée.

Hélène, de son lit, pouvait apercevoir le portrait. Elle lui parlait, lui sourriait; puis, se mettant en pleine communication avec sa mère, elle lui disait ses douleurs, ses angoisses, lui demandait conseil; elle lui demandait même, comme elle l'eût demandé à une sainte, de protéger son bien-aimé, de l'arracher de la main des hommes qui avaient osé soupçonner cet être si bon, si loyal. Elle savait, par Toinon, que les agents de la police avaient arrêté et emmené ce bandit "qui était cause du malheur de Mademoiselle."

Elle n'avait fait aucune confidence à sa vieille servante, quoiqu'elle la vît aveuglément dévouée à tout ce qui la touchait, elle ne lui avait posé aucune question, et elle était décidée à n'en poser à personne, pas même à son père: elle se renfermait orgueilleusement dans ses douleur, dans sa fierté blessée. Quant à l'apparition soudaine de Pierre Sandrac, au lieu des bandits qu'on attendait, elle ne se donnait pas la peine d'y réfléchir: Pierre l'expliquerait aujourd'hui, d'un mot, les bonnes résolutions qu'elle prit dans la nuit, lui pardonnerait-elle, ou non, de l'avoir cru coupable? Elle ne le croyait pas, mais elle, elle le pardonnait comme Dieu.

Entendant le pas de son père dans l'escalier, elle ordonna à Toinon de fermer la porte de la chambre de la morte et se disposa à recevoir le comte avec le doucereux sourirade dont se mère lui avait donné l'exemple.

Et cette mère vertueuse, que M. de Montreux redoutait si vivement au point de la chasser la plus naturelle. Il s'était jeté pied du lit, embrassa tendrement sa fille qui lui rendit affectueusement ses caresses; il l'interrogea sur ses souffrances, sur tout ce qu'elle éprouvait; elle répondit qu'elle se sentait beaucoup mieux, qu'elle n'avait qu'une fièvre très légère, évitant de faire la moindre allusion à sa blessure, ne disant pas une parole qui ressemblât à un reproche.

Et à les voir ainsi, personne n'aurait pu soupçonner le drame poignant qui les séparait; on eût dit une jeune fille indisposée d'une manière insignifiante, et un père très tendre venant causer affectueusement avec elle. Le comte demeura longtemps auprès d'elle. Toinon était partie.

Vers midi, Hélène, brisée autant par son émotion qu'elle s'obstinait à contenir que par la fatigue physique, s'assoupit un peu.

Le comte se leva doucement pour se retirer. Comme il passait devant le bureau de sa fille, il fut pris d'une méchante envie de fouiller dans ses papiers. Il hésitait, cependant, il lui répugnait d'agir si traîtreusement. Son hésitation fut de courte durée.

—Ne me donne-t-elle pas ce détestable exemple? murmura-t-il. Ne s'est-elle pas toujours cachée de moi? Et, en ce moment, ne se conduit-elle pas avec la même hypocrisie? Toujours cette douceur, cette soumission feintes! Pas une minute d'abandon, de confiance en moi! Un étranger serait venu dans sa chambre qu'elle ne l'aurait pas traité autrement que moi!

Il ignorait si des lettres avaient été échangées entre sa fille et Pierre Sandrac; il espérait bien qu'Hélène n'avait jamais commis une pareille imprudence..... Si cela était pourtant?..... Si on retirait de la Seine le cadavre de Pierre Sandrac et qu'on trouvât sur lui.....

—Des lettres de ma fille sur ce misérable!..... Il faut que je sache s'il avait l'audace de lui écrire et..... si elle lui répondait. Mon devoir de père m'ordonne de tout savoir..... La trop grande confiance n'est qu'une bêtise. Si j'avais continué d'être trop confiant, je n'aurais jamais connu la trahison de ma femme.....

Il se mit à chercher fiévreusement au milieu des papiers d'Hélène; et il était déjà heureux de ne rien trouver; il avait ouvert tous les tiroirs. Mais il se souvint que ce meuble—qu'il connaissait bien, car c'était celui de sa mère—contenait un compartiment secret, dont il avait fait lui-même réparer le ressort. Il pressa sur le bouton de ce ressort; le compartiment s'ouvrit.

Et il trembla en voyant une enveloppe déjà préparée au nom de Pierre Sandrac; l'adresse seule manquait. L'enveloppe n'était pas fermée; il en retira la lettre et la lut, cette lettre qui se terminait par ces mots :

"J'ai hâte d'être votre femme, de "partager vos mauvais jours comme vo"tre bonheur. Appelez-moi et j'irai à "vous. Je suis à vous toute entière pour "la vie.

"Votre fiancée.

"HÉLÈNE DE MONTREUX."

Le comte eut une terrible explosion de fureur.

Il se précipita vers sa fille, les deux poings levés.

Hélène dormait, douce et souriante.

Il s'arrêta, tout menaçant, prêt à la réveiller par une brutale injure; puis, il retomba sur un siège, anéanti, murmurant :

—Sa mère était ainsi!.... Mon Dieu! Comment tant de fausseté peut-elle se cacher sous un visage aussi pur?

Il demeura silencieux pour quelques minutes, se raidissant contre sa colère. Puis, il replaça la lettre dans le compartiment en disant :

—Soit! A nous deux, fille indigne!

Et il alla enfermer dans son cabinet, après avoir brutalement refusé de prendre aucune nourriture; il attendait avec une impatience folle que les journaux du soir eussent paru. Et quand il eut ceux que Baptiste alla lui chercher en voiture sur le boulevard, il fut enchanté de la façon dont l'agent Souvain avait arrangé les choses.

Les journaux, dans une forme à peu près identique, racontaient la tentative de vol dont M. de Montreux avait failli être victime: la souricière organisée par la police, l'arrestation de Pierre Sandrac, puis son évasion, cette chasse à l'homme qui avait bouleversé tout Neuilly et abouti aux coups de feu qu'on avait dû tirer sur les fugitifs au moment où ils se précipitaient dans la Seine. Des recherches faites dans la journée pour retrouver les cadavres n'avaient donné aucun résultat; on supposait qu'ils avaient été entraînés par le courant. Venaient ensuite les renseignements fournis par le comte sur Pierre Sandrac; on attribuait à la vengeance sa participation au crime. Quant à son complice on l'avait à peine aperçu; cependant, un des agents avait cru reconnaître en lui un personnage assez hétéroclite, vivant au milieu des bas-fonds parisiens sans s'être d'ailleurs jamais mêlé à aucune action répréhensible, et que ses compagnons de misère appelaient "le docteur."

Enfin, il était question de Mlle de Montreux, mais très légèrement. On disait que, croyant son père en danger, elle s'était précipitée inopinément dans la bagarre au moment où on arrêtait Pierre Sandrac: et elle avait reçu un coup de feu.... Sa blessure, ajoutait-on n'aurait pas de conséquences fâcheuses.

VI

MME HERBELIN.

Le comte avait à peine achevé cette lecture qu'un coupé s'arrêta devant la grille de la villa. Deux femmes descendirent de ce coupé: l'une déjà toute blanchie, l'autre jeune et fraîche comme un bouquet, traversèrent le jardin en courant et pénétrèrent dans la maison sans avoir sonné. Le comte les avait aperçues et allait au-devant d'elles.

—Ah! mon Dieu, mon ami, s'écria la dame âgée en lui tendant les deux mains, quel malheur! Comment ne nous avoir pas prévenues?....Nous serions ici depuis ce matin!

—Merci, chère madame, chère bonne amie! répondit le comte avec effusion; merci! Je sais ce que toute occasion je puis compter sur votre amitié....Mais je n'ai prévenu personne, pas même mon frère.

—Oui, vous avez dû perdre la tête.... Bref, comment va Hélène?

—Beaucoup mieux; sa blessure est très légère....insignifiante, dit le docteur Tournier.

—Ah! je respire, mon ami! Depuis que nous avions appris cet accident, nous étions plus mortes que vives, ma fille et moi.

—Ma pauvre Hélène! murmura la jeune fille d'une voix étranglée par l'émotion.

—Mais, où avez-vous appris?....demanda le comte.

—Dans un salon où nous faisions une visite: un monsieur venait de lire, dans les journaux du soir, qu'une tentative de vol, d'assassinat, avait eu lieu chez vous, que notre chère Hélène était blessée....Nous n'en avons pas demandé plus long, et nous voici! J'espère que vous allez nous conduire près d'elle?..... Montref-nous le chemin, mon ami; j'ai une démangeaison de l'emporter, de voir si elle n'a réellement rien de cassé....

M. de Montreux conduisit les visiteuses au premier étage et ouvrit la porte de sa fille:

—Veux-tu recevoir Mme et Mlle Herbelin?

Hélène se souleva à demi sur son lit et eut aussitôt une expression toute joyeuse:

—Oh! madame! Suzanne! Que cela me fait du bien de vous voir!

Et elle embrassa les deux visiteuses avec un élan, une tendresse qui causèrent à M. de Montreux une impression de jalousie.

—Elle les aime sans arrière-pensée, tandis que moi....

Il s'imaginait que sa fille ne l'aimait plus, ne pouvait plus l'aimer que par devoir.

Mme Herbelin, après le premier baiser, s'était assise en face d'Hélène et l'interrogeait affectueusement sur ce qu'elle éprouvait, sur ce qu'elle avait ressenti. Et Hélène disait;

—Je ne me souviens pas.....Je suis tombée.....Je ne sais pas comment cela est arrivé...Puis, j'ai à peine souffert un peu de gêne dans l'épaule, un peu de fièvre; et c'est tout....

Suzanne ne disait rien, elle était trop bouleversée par l'accident de son amie. Habituellement très rieuse et très gaie, elle avait grand'peine à retenir ses larmes. Elle s'était assise au bord du lit, contemplait la malade avec attendrissement et, par moment, se penchait pour lui baiser les mains; alors, des larmes s'échappaient de ses yeux, mouillaient les mains de la malade, et celle-ci, sans étonner que son amie, murmurait:

—Ma chérie....ma Suzette.....

Puis, dans un regard chargé d'amour, elles mettaient leurs âmes en communication.

Au bout d'un instant, Mme Herbelin se leva.

—Laissons ces jeunes filles ensemble, mon ami, et venez causer avec moi.

Mme Herbelin avait, dans sa façon de parler, quelque chose de brusque et de bienveillant à la fois, à quoi se révélaient de prime abord ses deux plus grandes qualités: la bonté et la franchise.

M. de Montreux la respectait et l'appréciait à le point que, quoi qu'il ne fût pas toujours d'accord avec elle, il la consultait souvent, et principalement quand il s'agissait de sa fille. Mme Herbelin avait beaucoup contribué, dans ces dernières années, à diriger l'éducation de Mlle de Montreux, et Hélène l'appelait parfois "sa petite maman". Lorsqu'elle se trouva seule avec le comte dans le salon, elle lui demanda à brûlepourpoint :

—Ah çà! mon ami, que signifie cette histoire de voleurs?

—C'est la vérité, ma chère amie. Nous n'avez donc pas lu le récit des journaux?

—Non. J'aime mieux le vôtre.

—Je n'en sais pas plus que les journaux. Une tentative de vol, des policiers venant nous prévenir et organisant une souricière, l'arrestation d'un ouvrier renvoyé de mon usine et qui conduisait la bande, et, au milieu de la bagarre, une balle perdue allant frapper ma fille, qui accourait affolée....

Il avait débité cela très vite, honteux de son mensonge. Il avait même baissé les yeux devant le regard scrutateur de sa vieille amie. Il y eut un court silence; Mme Herbelin se disait : "Il y a autre chose là-dessous.... seulement ce diable d'homme ne me le racontera pas ....Je confesserai Hélène."

—Raisonnons, maintenant, reprit-elle. Vous savez que je suis une femme pratique et que je ne donne jamais que de bons conseils. N'êtes-vous pas absolument obligé de vous trouver demain matin à Saint-Etienne?

—En effet.....

—M. Herbelin me fait rarement l'honneur de m'entretenir de ses affaires, mais il me tient quelquefois au courant de celles des autres; or, il m'a dit que vous aviez demain une assez forte échéance, que vous n'étiez même venu à Paris que pour recueillir les fonds nécessaires.....

—C'est vrai, madame, et c'est même ce qui m'a procuré l'honneur d'une tentative de vol.....

—J'arrive à ce que je voulais vous dire: vous partez cette nuit pour Saint-Etienne.

—Mais Hélène?

—Vous n'allez pas la faire voyager, je pense, avant son rétablissement complet?..... Et vous nous la laissez. Voilà!

—Vous la laisser?....Mais.....

—Mais quoi! ne sommes-nous pas sa famille? Ne suis-je pas, moi, sa petite maman. Suzane n'est-elle pas sa sœur? Vilain jaloux! Il y a plus d'un an que nous ne l'avons eue, notre chère Hélène!

Le comte ne put s'empêcher de sourire; il savait aujourd'hui pourquoi cette dernière année, Hélène avait consenti si faiblement à se passer de Paris; il savait ce qui l'avait retenue à Saint-Etienne.

—Soit, dit-il, je vais vous confier le seul être qui me rattache à cette vie ...

—Vous êtes aimable pour nous, fit Mme Herbelin en souriant. Et—j'achève votre pensée—il faudra redoubler pour elle de soins, de gâteries, de surveillance.....

—Oui, madame, de surveillance surtout.

Le comte avait dit cela d'un ton si grave que Mme Herbelin en fut toute bouleversée.

—Surveiller Hélène! s'écria-t-elle Elle qui est déjà une femme par la raison, le bon sens!.....

—J'ai dit ce que j'ai dit, madame. Permettez-moi de ne rien ajouter; cette confidence est déjà bien assez pénible pour moi: vous êtes mère, vous devez me comprendre.

—Soyez tranquille, dit Mme Herbelin, sait grave que M. de Montreux. Et comptez sur ma prudence.

Le comte avait repris tout son empire sur soi-même quand il fit le soir ses adieux à sa fille. Suzanne et Mme Herbelin les avaient laissée seule quelques instants.

—Je te confie à Mme Herbelin, qui te soignera comme une mère; je suis absolument obligé de retourner à Saint-Etienne.

—Bien, mon père.

—Tu obéiras en tout à Mme Herbelin, comme à moi-même?

—Oui, mon père.

—Adieu, ma fille!

—Adieu, mon père.

—Si le moindre complication surgissait dans ton état, qu'on me prévienne!

—Ne crainez, dit la jeune fille avec un respectueux sourire; ce n'est plus rien, je ne souffre même plus du tout.

Elle voulait adoucir le remords qui devait, pensait-elle, déchirer l'âme de son père. Et ce fut tout. Pas un mot d'explication. Pas une allusion à Pierre Sandrac. Hélène ignorait encore, à ce moment, le bruit de sa mort.

A huit heures, le comte de Montreux s'installait dans le train direct de Saint-Etienne tenant soigneusement contre lui la sacoche qui renfermait les fonds qu'il était venu chercher à Paris, environ deux cent cinquante mille francs. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne quittait Paris qu'à regret, mais qu'il y était absolument forcé, non seulement par son échéance du lendemain—à laquelle il eût pu faire face à la rigueur par une simple opération de banque—mais par les ordres qu'il avait à donner dans son usine et qu'il était seul capable de donner depuis le départ de Pierre Sandrac!

Jusqu'à Montargis, M. de Montreux eut des compagnons de voyage; mais, à cette station, il se trouva seul tout à coup.

Depuis qu'il avait quitté Paris, il éprouvait, comme la veille, une inexprimable envie de dormir, et ce pour ne lui semblait que trop naturel après tant de fatigues et d'émotions. Cependant, il se tenait raide et, du coin de l'œil, surveillait sa sacoche, placée entre lui et la paroi du compartiment et sur laquelle il avait placé sa main droite.

Quand il fut seul, il se relâcha de cette raideur, et, peu à peu, son dos s'arrondit sur les coussins du wagon. Il n'était pas encore étendu, mais il fermait les yeux, puis, tout-à-coup, s'assurait qu'il était toujours bien seul. A Nevers, il était complètement endormi....

VII

UN BARON AUTRICHIEN.

Il dormait même si profondément qu'on dût l'éveiller à la station de Saint-Germain-des-Fossés, où s'arrêtait le train-express qu'il avait pris. Il regarda, un peu inquiet, autour de lui; puis il sourit de son inquiétude; sa sacoche était bien toujours auprès de lui exactement à l'endroit où il l'avait placée.

Il se promena quelques instants sur le quai pour secouer son engourdissement et monta dans le train direct de Lyon, qu'il quitta à Roanne pour prendre l'express de Saint-Etienne, où il arriva à sept heures et demie du matin.

Il se rendit aussitôt à son usine et fut reçu, à la porte de son cabinet, par son caissier, Louis Jordanne, homme paisible et vivant dans les chiffres et qui était tout bouleversé par le drame de Neuilly.

Lorsque le comte l'eut rassuré sur les suites de la blessure de Mlle de Montreux, le caissier s'écria, d'un air lamentable :

—Ce Pierre Sandrac! Qui aurait jamais supposé une chose pareille!....

Le comte l'interrompit brusquement :

—Je vous prie de ne jamais prononcer devant moi le nom de ce misérable!

—Bien, monsieur—Vous rapportes, n'est-ce pas, les fonds nécessaires!....

—Pour notre échéance? Ils sont là.

Et le comte déposa la sacoche sur la table; mais, au moment où il allait chercher sa clef, les différents chefs d'ateliers se présentaient au bureau, autant pour demander des nouvelles de Mlle de Montreux que pour renseigner le patron sur les travaux de l'usine. Le comte fut touché de l'émotion qui se lisait sur ces rudes visages; il remercia ses ouvriers, puis leur dit:

—Voyez à quoi mènent le socialisme, les idées subversives!....Voyez ce qu'est devenu votre ancien camarade!

Un haissement la tête sans répondre, et si le comte avait pu lire tout à l'heure sur leurs traits l'amour et le respect qu'ils éprouvaient pour Mlle de Montreux, il put y lire en ce moment l'amitié profonde, reconnaissante, l'espèce de culte que tous avaient voué à Pierre Sandrac.

Le comte n'insista pas; il fit à Jordanne :

—Prenez donc ma sacoche avec vous.

Puis il se mit à parcourir son usine, repris, dès qu'il se retrouvait devant une machine, par cet amour des choses matérielles qui semble étrange aux profanes et qui passionne si vivement les ingénieurs; il écoutait les rapports des chefs d'atelier en caressant les roues, les montants, les grands bras de ces êtres d'acier auxquels la vapeur donne une vie. Il arriva bientôt dans le grand atelier de fonderie où des canons entiers sont plongés dans une immense fournaise. La température étant assez fraîche, il avait jusque-là gardé son pardessus, mais alors il l'enleva, et le chef d'atelier lui dit :

—Vous avez une déchirure à votre redingote....

Il n'eut pas le temps de l'examiner: un employé accourait pour lui dire que le recouvreur de la Banque se présentait et que M. Jordanne lui faisait demander sa clef.

—J'y vais.... dit le comte.

Il regagna son bureau, s'excusa auprès de l'employé de la Banque de l'avoir fait attendre et voulut prendre, dans la poche intérieure de sa redingote, son portefeuille dans lequel il enfermait toujours la clef du sac contenant ses valeurs. Très étonné de ne pas trouver immédiatement son portefeuille, il le chercha dans d'autres poches de son vêtement, puis dans celles de son pardessus: le portefeuille avait disparu.

—Eh! monsieur le comte, dit Jordanne, vous l'aurez perdu par là....

En même temps, il mettait le doigt sur une fente faite extérieurement à la redingote en forme d'angle droit; les trois hommes, tout stupéfaits, examinèrent cette ouverture.

—Attendez, dit le comte, le chef d'atelier de la fonderie avait déjà remarqué cela; je me serai déchiré en passant près de quelque machine, mon portefeuille sera tombé..... Allons donc voir, Jordanne.

Tandis que Jordanne s'éloignait, le recouvreur de la banque secoua la tête d'un air de doute; et examinant la fente de plus près :

—Monsieur le comte, ceci n'est pas un accroc, c'est une découpure adroitement faite avec un instrument très tranchant; il n'y a pas la moindre effilochure..... Vous venez de voyager cette nuit, vous aurez sans doute dormi: je crains bien, monsieur le comte, qu'on ne vous ait volé!.....

—Volé! s'écria le comte, c'est impossible!

Jordanne revenait; il n'avait rien retrouvé dans les ateliers.

—Vite, un serrurier, ordonna le comte.

Quelques instants après, un serrurier forçait la serrure à secret de la sacoche. M. de Montreux devint très pâle: divers objets, déposés par lui-même dans la partie supérieure de la sacoche, et qui recouvraient ses valeurs, n'étaient plus exactement dans l'ordre où il les avait placés.

—On a touché à tout ceci, murmura-t-il.

Il hésitait avant de chercher ses valeurs; enfin, d'un mouvement brusque, il enleva tous les objets qui étaient en dessus, et il resapira: la grosse enveloppe de toile, dans laquelle il avait enfermé son argent, était bien là.

—Voici, dit-il.

Il ouvrit l'enveloppe; mais alors il fut pris d'un tremblement: au lieu des billets de banque et des valeurs, il n'y avait que de vieux papiers occupant un volume semblable.

Plus de doute, on l'avait volé.

—Voici votre portefeuille, dit Jordanne.

Le caissier, en cherchant encore dans le sac, avait aperçu le portefeuille placé dans un coin. Le comte l'ouvrit fébrilement, rien n'y manquait si ce n'est la clef de la sacoche.

—Bien combiné, remarqua le recouvreur de la Banque.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur les tempes de M. de Montreux. Il murmura d'une voix éteinte :

—Deux-cent-cinquante mille francs!.. On m'a volé deux-cent cinquante mille francs!.... Mais, monsieur, je me trouve dans l'impossibilité de faire face à mon échéance..... Il me faudra quelques jours pour obtenir de nouveau une pareille somme.....

—Je vais prévenir à la Banque.... Il y a évidemment là un cas de force majeure.

Le comte tomba accablé sur un siège. C'était trop de secousses à la fin.

Le recouvreur se retira.

Le comte eut un geste de désespoir.

—Mais je n'en sais rien, mon ami! Il faut que je trouve de l'argent.

—Vos capitaux.....

—Voyons, Jordanne, fit le comte en haussant les épaules, ne savez-vous donc pas que j'ai sacrifié tous mes capitaux pour être le seul maître de mon usine et que j'ai consacré mes bénéfices de l'année dernière à de nouvelles constructions, à l'achat des nouvelles machines à fusils....

—C'est vrai, balbutia Jorpanne interloqué; mais il me semblait que vous aviez encore certaines valeurs....

—J'avais ces deux cent cinquante mille francs, parbleu! C'est d'ici qu'elle que j'apportais mes billets de banque pour notre échéance d'aujourd'hui, et cent quarante mille de valeurs diverses au porteur que j'aurais négociées au fur et à mesure de nos besoins.... Vous savez bien que pour soutenir les long